

HENRI CHARLIER

SCULPTEUR ET PEINTRE

(1883 – 1975)

CHRONOLOGIE

18 avril 1883 — Naissance d'Henri Charlier à Paris, quartier Montmartre,. Son père, Charles Charlier, est franc-maçon et violemment anti-catholique. Henri n'est donc pas baptisé et est élevé en dehors de toute préoccupation religieuse. Il fait ses études secondaires au Lycée Janson de Sailly. Durant son enfance et son adolescence, trouvant la vie de Paris étouffante, il passe toutes ses grandes vacances chez ses grands-parents maternels Clovis et Nathalie Bidet, vigneron à Cheny (Yonne), où son plus grand plaisir est de faire la moisson ou les vendanges avec son grand-père.

1891 — Agé de sept ans, Henri Charlier visite avec sa mère le Salon du Palais de l'Industrie, où il découvre un tableau qui fait impression sur lui et qu'il reconnaîtra plus tard pour être l'*Ave Picardia nutrix* de Puvis de Chavannes : « un des moins littéraires, des plus purement plastiques, des plus décoratifs de son auteur » affirmera-t-il par la suite en rappelant cette découverte comme le premier événement ayant marqué sa vocation artistique.

1892 — Henri Charlier commence à étudier le piano dès l'âge de huit ans. La musique tiendra une grande place dans sa vie d'artiste, en particulier en raison de l'analogie qu'il établissait entre le langage plastique (l'art du trait) et le langage musical (rythme libre, emploi des modes musicaux), et aussi à cause des similitudes qu'il apercevait entre la réforme des arts plastiques poursuivie par Rodin, Van Gogh et Gauguin, et celle de la musique inaugurée par Erik Satie et Claude Debussy.

1897 ou 1898 — Exécute son premier dessin d'après nature : "le Moulin de Cheny".

1899 — Est reçu à la première partie du baccalauréat. Exécute sa première peinture à l'huile la même année.

1901 — Il effectue une année d'études de droit pour suivre les vœux de son père, mais ne s'y intéresse absolument pas. Il envisage de devenir historien, mais commence à penser aussi aux Beaux-Arts. Durant l'année scolaire 1901-1902, le père d'Henri, Charles Charlier, s'abonne aux *Cahiers de la quinzaine* fondés par Péguy, qui en sont alors à la troisième série.

1902 — Agé de dix-neuf ans, Henri Charlier entre dans l'atelier de Jean-Paul Laurens, artiste considéré alors comme l'opposant naturel de l'École des Beaux-Arts (ce que Charlier ne sait pas). Il reste seulement un an dans cet atelier, « où on broyait du noir » écrira-t-il plus tard. Il continue d'étudier la peinture à l'Académie Colarossi. Jusqu'à l'âge de trente ans (1913) il poursuit une carrière de peintre.

1904 — Agé de vingt-et-un ans, il est nommé professeur suppléant de dessin (diplômé d'Etat) dans les écoles de la Ville de Paris, poste qu'il occupera jusqu'en 1914. Par ailleurs, il étudie seul dans les académies de Montparnasse et dans son atelier de La Ruche, à Vaugirard, dont le sculpteur Alfred Boucher était le propriétaire. A cette époque Henri Charlier fait la connaissance de Rodin, Matisse, Bourdelle.

Exposition des Primitifs français, qui marque profondément Henri Charlier. Lui-même dira plus tard de cette exposition : « C'est là que parurent pour la première fois la *Pietà d'Avignon* et le *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Quarton, jusque là enfouis dans la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Le problème que posaient ces œuvres était le suivant : comment retrouver ces qualités de forme et de couleur dans la vie, sans imitation ni pastiche. Le problème était déjà résolu dans son fond par Van Gogh et Gauguin, mais ces artistes étaient inconnus de la jeunesse artistique. »

Mort de Gauguin aux îles Marquises.

1906 — Mort de Cézanne. Peu après, exposition Cézanne, qu'Henri Charlier visite.
Le 25 août, mariage civil avec Émilie Boudard (en littérature, Claude Franchet).

1910 — Henri Charlier voit pour la première fois des œuvres de Gauguin chez un ancien ami de cet artiste. Dans la relation de cette visite, Charlier n'a pas révélé l'identité de l'ami en question, mais il semble qu'il s'agisse de Durrio, chez lequel nous le verrons retourner en 1930. Henri Charlier oriente alors son art vers les grands réformateurs : Van Gogh, Rodin, Cézanne, Gauguin, et Puvis de Chavannes, l'initiateur de la grande peinture décorative.

De 1905 à 1910 : exécution de "Chaste Suzanne", huile sur toile grand format (95 x 140 cm) qui, après seulement huit années de recherches plastiques, témoigne déjà d'une réelle maîtrise de la forme, de la couleur et de la composition (Henri Charlier a entre 22 et 27 ans).

1911 — Exposé au Salon des Artistes Indépendants : "L'enfant blessé" (huile sur bois). Cette exposition est la première en date connue, mais il est fort probable qu'il ait exposé auparavant au même salon. Elle fut suivie de plusieurs autres, dont certaines sont mentionnées dans la présente chronologie.

1913 — Conversion, à la suite d'une longue réflexion, et de l'observation de la grandeur de l'art chrétien du Moyen Age. Baptême et mariage religieux le même jour, on ne connaît ni lieu ni la date exacte de la cérémonie, mais une lettre à Charles Péguy permet de la situer avant l'abonnement d'Henri Charlier aux *Cahiers de la quinzaine* qui eut lieu le 20 juin. Le lendemain 21, Charlier écrit en effet à Péguy pour se présenter à lui et lui exposer les raisons de son abonnement : « Partis dreyfusards comme vous (quoique plus jeunes et moins touchés par cette affaire), nous voici catholiques et non point seulement pour notre salut, par crainte de Dieu, mais par amour de Dieu et pour faire une tâche apostolique. »

Pendant ces années précédant la guerre, il est introduit au 149 rue de Rennes chez Madame Favre, mère de Jacques Maritain, par l'intermédiaire de Claude Franchet, amie de Madame Garnier, la sœur de Maritain. C'est ainsi qu'il est amené à faire la connaissance de Charles Péguy, de Jacques Maritain, d'Ernest Psichari. Comme tous ces nouveaux convertis, il fréquente assidûment le monastère Saint-Louis du Temple, des bénédictines de la rue Monsieur, où il se lie avec Dom Poitevin et Dom Besse. Très rapidement, il demande l'oblature bénédictine auprès du monastère. Il semble que c'est là qu'il a connu l'œuvre de Notre-Dame de la Sainte-Espérance et le monastère des bénédictins olivétains, fondés au Mesnil-Saint-Loup (Aube) par le Père Emmanuel. Plus tard, devenu habitant du Mesnil, il s'agrègera en tant qu'oblat olivétain à cette communauté.

1913 (suite) — Projet de peinture de fresques pour Rodin, au fond de la chapelle du séminaire de la place Saint-Sulpice à Paris. Ce projet (conservé dans les archives Rodin) ne put être achevé car Rodin tomba malade à la fin de 1913. Mais quelques une de ces fresques ont été peintes par Charlier, sur des dessins de Rodin.

La même année : intuition de l'analogie du dessin avec le rythme, et premiers essais de sculpture en taille directe.

1914 — Au début de janvier, de retour de vacances familiales en Bourgogne, le ménage Charlier trouve au courrier le numéro des *Cahiers de la quinzaine* contenant l'*Eve* de Péguy (28 décembre 1913). Après la lecture du poème qui l'enthousiasme, Henri Charlier se rend rue de la Sorbonne pour féliciter Péguy, auquel il adresse ce compliment : « Quand on a fait une œuvre pareille, on peut mourir. » Au dire de Jeanne Maritain, et de Madame Favre chez qui il se précipita incontinent pour rapporter ce fait, Péguy y vit un avertissement formel envoyé d'en haut, et en fut bouleversé. Voici comment René Johannet rapporte le fait dans son livre *Vie et mort de Péguy* : « Madame Favre raconte ceci : Un inconnu était venu trouver Péguy aux Cahiers. Il voulait lui dire quelque chose. Mais Péguy n'était pas là. Bourgeois l'avait reçu et l'homme lui parla d'*Ève* avec transport : « Quand on a fait une œuvre pareille, lui dit-il, on peut mourir. » Probablement le seul lecteur d'*Ève* qui en fût enthousiasmé. Mais c'était bien la veine de Péguy : celui-là avait l'enthousiasme macabre. Cette visite lui parut un avertissement formel, envoyé d'en haut. Sans doute regardait-il cet inconnu qui le demeura toujours, comme l'Ange Azraël en personne. Il se précipita incontinent chez Madame Favre bouleversé. »(p. 381) Dans son exemplaire de René Johannet, Henri Charlier avait ajouté en marge de ces lignes la note manuscrite suivante, retrouvée après sa mort : « L'inconnu c'était moi. Dans la semaine la sœur de Maritain qui habitait avec sa mère Mme Favre, me dit : « Charlier, qu'est-ce que vous avez donc raconté à Péguy ? Vous lui avez dit qu'il allait mourir ? » C'est en effet à Péguy lui-même, dans la semaine qui a suivi notre retour de Cheny après les vacances du 1er janvier 1914, qu'en parlant avec lui, après une conversation que j'ai rapportée ailleurs, j'ai dit les paroles rapportées exactement par Johannet. Mais je connaissais beaucoup moins Mad. Favre (que je fuyais) que sa fille. Il est vrai que nous ne fûmes que trois à féliciter Péguy de son *Ève* : Lotte, ma femme et moi. *Péguy dixit.* » (Voir aussi A. Mabile de Poncheville, *Vie de Péguy*, La Bonne Presse, p. 182-183) En effet l'insuccès d'*Eve* fut total : en six semaines cent abonnés des Cahiers se désabonnèrent. Trois mois plus tard Péguy avouait à Emilie Charlier : « Savez-vous combien vous avez été à m'écrire après avoir reçu l'*Eve* ? Vous avez été trois : Lotte, votre mari et vous. » Et en juillet, Henri Charlier conduisit deux jeunes prêtres rue de la

Sorbonne, à Péguy, qui achetèrent chacun un exemplaire d'*Eve*. Péguy dit alors en souriant à Charlier : « C'est le cinquième que je vends. »

Dans le courant de ce printemps 1914, Péguy donna à Henri Charlier un témoignage insigne de son amitié en lui proposant de faire avec lui le pèlerinage de Chartres, projet qui ne put se réaliser en raison de la mobilisation de Péguy sous les drapeaux. L'année précédente, Charlier lui-même avait fait à Péguy cette demande, qui lui avait déplu. « Mais en 1914, écrit-il dans ses *Souvenirs sur Péguy*, il me connaissait mieux. Il savait que je cherchais pas chicane au Saint-Esprit sur sa manière d'illuminer telle ou telle âme. Sachant que j'appréciais l'honneur qui m'était fait, sans que je lui en eusse reparlé, ce fut lui-même qui me proposa de faire le pèlerinage ensemble. « On ne parlera pas », me dit-il. Je le remerciai et répondis : « On ne parlera que quand vous voudrez parler. »

Le 28 avril paraît dans les *Cahiers de la quinzaine* la *Note sur Bergson et la philosophie bergsonienne* de Péguy. Le 8 mai suivant, Henri Charlier écrit une lettre à Péguy pour le remercier et le féliciter. Au sujet des positions prises par Jacques Maritain sur Bergson, auxquelles la *Note* de Péguy répondait, Charlier écrit à celui-ci : « J'ai causé de son frère avec Mme Garnier (Jeanne Garnier-Maritain). Les intentions de Jacques Maritain sont droites assurément. Il a raison de regretter que la pensée de Bergson ne prenne pas immédiatement une forme chrétienne. Mais cela pourrait être son ouvrage à lui que de faire entrer ce bon grain dans les granges de l'Eglise, et même de lui donner un coup de crible. L'année qu'il a tant plu il y avait un sac de voscerons sur six sacs de blé ; ça ne nous a pas empêché de moissonner. J'ai vu hier l'abbé Marraud au séminaire d'Issy. Il me disait que la plupart des professeurs de philosophie du séminaire n'avaient pas fort goûté les conférences de J. Maritain. »

Durant le mois de juillet 1914, les époux Charlier partent en vacances chez Jeanne Maritain, dans sa propriété de Bussières, en Bourgogne. Avant leur départ, le jeudi précédant le 14 juillet, Henri passe aux *Cahiers de la Quinzaine* où il voit Péguy pour la dernière fois. En le quittant, celui-ci rappelle à Charlier sa proposition de faire avec lui le pèlerinage de Chartres. « Nous parlâmes des cours de Maritain à l'Institut catholique contre Bergson, et nous étions d'accord. Il m'accompagna dans la rue, puis il me dit : « Et ce pèlerinage à Chartres ? quand ? — Quand vous voudrez : faites-moi signe et je viendrai. — C'est ça, je vous écrirai. » Telles sont les dernières paroles que j'entendis de lui, et je le vois toujours sur le trottoir, moi dans le milieu de la rue, me disant, les mains dans les poches, les yeux rieurs, l'air très gamin : « C'est ça, je vous écrirai. » (*Souvenirs sur Péguy*) D'après la correspondance de Charlier avec le P. Doncoeur, une date avait même été arrêtée pour le mois suivant.

Mais le 2 août, chez Jeanne Maritain, les Charlier apprennent la mobilisation générale,

au milieu des habitants rassemblés sur la place du village. La guerre les retiendra tous trois à Bussières jusque vers le mois d'octobre. Et c'est encore chez Jeanne Maritain, le 17 septembre, que leur parvient la nouvelle de la mort de Péguy, tué le 5 au premier jour de la bataille de la Marne. Jeanne partit aussitôt le pleurer au pied d'un oratoire à la Sainte Vierge que sa fille Eveline avait installé dans la maison, suivie des époux Charlier. Puis Emilie courut à l'église du village où elle fit un chemin de croix, au cours duquel elle reçut d'un seul coup la grâce de la foi. « Tel fut le premier effet connu du sacrifice de Péguy » écrira Henri quelques soixante ans plus tard dans son récit de la vie d'Emilie.

Henri Charlier s'engage alors comme volontaire pour la guerre (il avait été réformé). Il est mobilisé comme infirmier. Après ses obligations de service, il est dirigé vers un cantonnement à Épernay. Là, pendant que ses camarades jouent aux cartes, il s'est aménagé un atelier au fond d'un réduit quelconque. Il trouve des pierres abandonnées dans un cimetière et les taille : confirme ses essais de 1913.

Le 13 octobre 1914, André Charlier est baptisé à Paris par Dom Besse, au Monastère de la rue Monsieur. Ce même jour, après la cérémonie du baptême, Henri et André vont au couvent des Lazaristes de la rue de Sèvres pour y recevoir ensemble le sacrement de confirmation des mains de Monseigneur Faveau, évêque missionnaire en Chine.

1915 — Henri Charlier rend visite à Rodin malade.

1916 — Mort de Rodin.

Au mois de mars, Henri Charlier est nommé à la sixième section d'infirmiers de l'Hospice mixte de Commercy (Meuse). La même année, il expose un bas-relief peint au Salon des Artistes Indépendants Mobilisés du pavillon de Marsan (exposition d'art liturgique). L'architecte Maurice Storez achète ce bas-relief et offre à Henri Charlier la place de membre fondateur de l'Arche, société d'artistes et d'architectes chrétiens comptant parmi ses membres Dom Bellot (moine de Solesmes), Droz (architecte de Saint-Louis de Vincennes), Fernand Py (qui travaillera en collaboration avec Henri Charlier), Charles Jacob, son élève, Valentine Reyre et Sabine Desvallières. Mais Storez engage Henri Charlier comme sculpteur, ce qui décidera de sa carrière postérieure. A la même époque, il fréquente Maurice Denis et Georges Desvallières.

1918 — Fin de la guerre. André Charlier qui avait été blessé et fait prisonnier en Allemagne, est libéré le 26 décembre. Il retourne à Cheny à la fin de l'année où il retrouve sa grand-mère maternelle malade, entourée d'Henri et Emilie. Madame Bidet meurt deux jours après son arrivée, laissant la maison de Cheny vide puisque André doit repartir

quelque jours après à son dépôt de garnison à Laval.

1919 — Henri et Emilie s'installent à Cheny dans la maison familiale, en attendant le retour et la guérison d'André, destiné à reprendre la propriété et la culture des vignes. Dans la grange transformée en atelier de sculpture, Henri travaille à la taille directe.

En cette même année, Henri Charlier fait à pied le pèlerinage Paris Chartres, en deux jours, pieds nus.

De 1921 à 1926 — Exécution des grands monuments aux morts, en taille directe dans la pierre : le "Soldat mort" de Commensacq (Landes), la "Pleureuse" d'Onesse-Laharie (Landes), "L'Ange de l'Apocalypse" d'Acy (Aisne), le "Saint Louis" de la pyramide d'Uza (Landes). En 1926 : sculpture des chapiteaux de l'église de Prunay-Belleville (Aube).

1922 — Henri Charlier expose au Salon d'Automne sa première "Sainte Jeanne d'Arc" (statue de pierre polychrome, taille directe). Celle-ci ayant trouvé un accueil enthousiaste auprès du public, Charlier est nommé sociétaire du Salon d'Automne. Il continuera d'y exposer, quand les circonstances le lui permettront. Ainsi, de la "Pleureuse" du Monument aux morts d'Onesse-Laharie qui y fut présentée avant d'être expédiée dans les Landes.

Lors d'un voyage à Commensacq où il venait de faire livrer son monument aux morts, Henri Charlier fit la connaissance du musicien Claude Duboscq, en qui il discerna les talents d'un artiste digne de poursuivre la réforme musicale engagée en France par Erik Satie et Claude Debussy, et qu'il confirma dans son dessein de faire de la musique religieuse. Une amitié naquit entre les deux hommes, qui dura jusqu'à la disparition de Claude Duboscq. Celui-ci venait régulièrement avec sa famille au Mesnil-Saint-Loup chez les Charlier (Henri était le parrain de son fils Gilles Duboscq). Henri Charlier collabora plus tard avec lui pour divers ouvrages : illustration des *Cantiques aux saints de l'hiver*, exécution des masques des personnages du drame musical *Colombe la petite* en 1934. Duboscq revint au Mesnil durant le Carême de 1938, et mourut deux mois plus tard. Il est enterré au cimetière du Mesnil-Saint-Loup.

1923 — Après le retour des moines de Solesmes de leur exil dans l'île de Wight, Henri Charlier se lie d'amitié avec Dom Henri de Laborde qui dirige alors l'atelier d'art sacré de l'abbaye. Plus tard, il exécutera en taille directe la Vierge du cloître de l'abbaye de Solesmes (1927), puis le gisant de Dom Guéranger dans la crypte de l'abbatiale (1933).

1924 — Expose au Salon des Tuileries : "L'Ange de l'Apocalypse" d'Acy.

1925 — Exposé au Salon d'Automne (Exposition d'Art Religieux Moderne).

En cette année 1925, Henri Charlier se retire définitivement avec son épouse au Mesnil-Saint-Loup, village où le Père Emmanuel avait fondé le monastère de la Sainte-Espérance (bénédictins olivétains), « dans l'espoir de m'y convertir » expliquera-t-il lui-même par la suite. Il s'adonne à la sculpture en taille directe (pierre et bois). Il enseigne à plusieurs élèves parmi lesquels on compte Roland Coignard, Raymond Dubois, Edgard Delvaux, et Jacques Sergeff, sculpteurs, Marius Plamondon, artiste sculpteur canadien, et le peintre Bernard Bouts avec qui Charlier installe au Mesnil un atelier de vitrail, et enfin François Robert et Albert Gérard. Outre son atelier de sculpture, peinture et vitrail, Henri Charlier fonde dans les années 30 un atelier de broderie destiné à l'ornementation liturgique (chasubles, bannières, etc). Il forme enfin un orchestre avec les habitants de Mesnil-Saint-Loup, auxquels il donnera aussi une demi-heure d'enseignement de chant grégorien chaque jour, jusqu'à la fin de sa vie.

Le 1er juillet 1925 : mort du compositeur Erik Satie, à qui Henri Charlier avait écrit peu de temps auparavant : « Vous, le seul musicien depuis Rameau à qui la grandeur est comme naturelle, donnez-nous la musique religieuse de notre temps. »

1928 — Parution de l'album *Henri Charlier, tailles directes* (Wépion).

Durant l'hiver 1928-1929 Henri Charlier tombe gravement malade d'une fièvre typhoïde, qui le mène aux portes de la mort. Il en guérit pourtant, mais la convalescence sera très longue.

A cette époque Henri Charlier donne plusieurs conférences au Cercle Thomiste, à la demande du RP Peillaube, Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris. Il aborde ainsi divers sujets : en 1928, *Théologie d'une église romane : Sainte Madeleine de Vézelay* ; en 1931, sous le titre général de *L'esthétique chrétienne de l'art contemporain*, il parle successivement de *Dom Paul Bellot*, puis des *Promesses de l'art musical : Claude Duboscq*.

Henri Charlier se lie d'amitié avec la Baronne Cochin, qui organise aussi de son côté un cercle de conférences à Paris, rue de Babylone, et lui demande son concours pour des exposés sur l'art.

1929 — Le gouvernement du Québec accorde à Sylvia Daoust, sculpteur diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montréal (Canada), une bourse d'étude pour l'Europe. Ce sera pour elle l'occasion d'entrer en relations avec Henri Charlier. Le journal canadien *Le devoir*, dans son article nécrologique à la mort de Sylvia Daoust (27. 07. 2004), donne la

teneur de l'influence exercée par Charlier sur cette pionnière de la sculpture au Québec : « En France, elle est très impressionnée par le travail d'Henri Charlier, sculpteur au Mesnil-Saint-Loup. Aussi connu comme peintre, poète et musicien grégorianiste, Charlier deviendra un ami dont l'influence sur le travail de la jeune artiste s'avérera majeure. » Femme-sculpteur de renommée nationale au Québec en raison de ses sculptures qui décorent nombre de monuments publics et religieux de Montréal, Sylvia Daoust devint membre de l'Académie Royale du Canada. Elle retrouvera Charlier quelques années plus tard sur le chantier de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal.

1930 — Henri Charlier rend visite au sculpteur Durrio, ancien ami de Gauguin et propriétaire de quelques œuvres importantes de ce dernier.

Exécute la statue de saint Joseph à l'Enfant (pierre polychrome) pour le cloître de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, œuvre à propos de laquelle Paul Claudel écrit à André Charlier, frère cadet d'Henri : « Charlier est un grand tailleur d'images, un de ces artistes suivant le cœur de Dieu dont il est parlé dans les livres Sapientiaux. Sa statue de saint Joseph à la Pierre-qui-Vire est magnifique et j'en ai infiniment apprécié la polychromie. C'est une excellente voie. »

Septembre 1930 — Parution de la *Note sur l'Esthétique chrétienne* dans la revue *La Vie intellectuelle* : première ébauche de *L'Art et la pensée*. Charlier y exprime pour la première fois l'idée originale que « l'art est une parabole », qui deviendra par la suite l'une des pensées maîtresses de sa vision esthétique.

1932 — 1934 Sculpture des chapiteaux polychromes de l'église Saint-Claude la Colombière à Paray-le-Monial.

1934 — Le 16 février, Henri Charlier est nommé membre associé à vie de la Société Académique de l'Aube. Dans le courant de cette même année, il fait paraître dans le *Bulletin des Missions* de l'abbaye Saint-André de Lophem son opuscule *Art et missions*, dans lequel il traite des principes éternels de l'art à travers une étude comparative des arts syrien, égyptien, chinois, grec, africain, russe, et de l'Europe médiévale jusqu'à l'époque moderne. A la lecture de cet opuscule, Paul Claudel ne ménagea pas son compliment : « L'art catholique moderne peut s'enorgueillir de noms comme ceux d'un Dom Bellot, d'un Cingria, d'un Charlier (qui fait paraître en ce moment avec une compétence que je n'ai pas, dans le *Bulletin des Missions* de S. André de Lophem, d'admirables articles), d'un Servaes. » (Paul Claudel, *Le goût du fade*, dans *Positions et*

propositions, Œuvres en prose complètes, Bibliothèque de la Pléiade p.117).

1935 — A l'automne, début de la tournée de concerts de musique de Claude Duboscq, organisés en Belgique par Henri Charlier et la cantatrice Jane Bathori (qui avait chanté aux côtés de Satie et Debussy) avec la collaboration de Madame Duboscq.

1936 — Sur une initiative du Père Paul Donccœur, Henri Charlier sculpte une croix (pierre polychrome) pour la tombe de Péguy à Villeroy.

1937 — Henri Charlier effectue un voyage au Canada, pour peindre une fresque (la *Mort de saint Joseph*) destinée au tombeau du frère André, fondateur de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal. Il donne des conférences à divers groupes de personnes (étudiants en université, séminaristes du diocèse, etc).

Au cours de ce premier voyage, Charlier sera invité à rencontrer le peintre canadien Horatio Walker dans son atelier de l'île d'Orléans, un an avant la mort de cet artiste surnommé par ses contemporains le "Millet d'Amérique". Walker était en effet l'artiste le plus coté de sa génération en Amérique du Nord. Charlier et lui avaient en commun leur refus des théories révolutionnaires en art prônées par le cubisme, le dadaïsme, etc. (cf Paul Lavoie : *Horatio Walker*, dans *Le Devoir* du 5 novembre 1938). C'est au cours de ce même voyage au Canada, sans doute, que naît le projet de sculptures monumentales pour l'Oratoire Saint-Joseph, qu'il réalisera après la deuxième guerre mondiale.

Au cours des années qui précèdent la guerre, en plus de son travail très important d'artiste, Henri Charlier collabore à de nombreuses revues (*L'Arche*, *La Vie intellectuelle*, *L'Artisan liturgique...*) et approfondit sa pensée sur les arts plastiques en général, et plus particulièrement sur l'art chrétien. Il se lie d'amitié avec la poétesse Marie Noël, bourguignonne d'origine comme lui, ainsi qu'avec l'écrivain Henri Pourrat qu'il voit régulièrement lors de vacances passées en Auvergne, d'abord près du sanctuaire de Notre-Dame de Vassivière à Besse-en-Chandesse, et ensuite à Longchaud, près d'Ambert (pays d'Henri Pourrat).

Juin 1940 — C'est dans ce pays, à Longchaud, qu'il se réfugie lors de l'exode, au moment de la débâcle de l'armée française. De cette période naîtront les nombreuses "Aquarelles" et "Portraits d'arbres", réalisés pour la plupart sur papier d'Auvergne.

1941 — Mort du philosophe Henri Bergson. Celui-ci avait eu connaissance, par le biais de Jacques Chevalier, de quelques articles d'Henri Charlier. Et Charlier lui-même eut

l'occasion de rendre visite à Bergson, par l'intermédiaire de la Baronne Cochin. Après la mort de Bergson, il lui écrit pour la remercier de son entrevue avec le philosophe : « Cette saisie directe qu'on a d'un grand esprit est une vraie joie. »

1942 — Parution chez Arthaud de son premier livre : *Culture, École Métier*, consacré à la réforme de l'enseignement. Cet ouvrage paraît uniquement en zone Sud, car les Allemands en interdisent la publication en zone Nord.

A cette époque Henri Charlier entame la décoration de l'église de La Bourboule (Puy-de-Dôme). Il commence à sculpter les chapiteaux et, après la guerre, achèvera l'autel et plusieurs statues. Il est aidé dans ce travail par le sculpteur Philippe Kæpplin.

1943 — Les époux Charlier quittent l'Auvergne pour se réinstaller chez eux au Mesnil-Saint-Loup. Au mois de novembre, à la demande du Cercle Fustel de Coulanges, Henri Charlier donne une conférence, présidée par Daniel Halévy, sur son livre *Culture, École, Métier*, à l'amphithéâtre Turgot de la Sorbonne.

1944 — Première tentative d'édition de son ouvrage *L'Art et la pensée*, chez La Nouvelle Édition. Le contrat avec l'éditeur fut passé, mais en décembre une pénurie de papier consécutive à l'état de guerre empêcha la réalisation de l'édition.

1945 — Henri Charlier sculpte un Calvaire pour le cimetière de Ville Saint-Laurent (Canada). Ayant envoyé une photographie de la Vierge de ce Calvaire à Marie Noël, celle-ci répond à Charlier : « Ce que vous m'envoyez, comme c'est beau ! Votre Notre-Dame, d'abord, cette main magnifique ! Je suis en colère quand je pense que cette Notre-Dame si humainement douloureuse s'en est allée de l'autre côté de la mer, rejetant la France qui n'a pas su la garder pour elle. Et un jour, dans bien longtemps, les petits enfants des Canadiens d'aujourd'hui parleront du maître de Mesnil à des Français qui ne sauront quoi leur répondre. N'importe, l'œuvre aura été faite. »

1948 — Après le tournage du film *Jeanne d'Arc* de Victor Fleming, à la demande du Père Doncœur Henri Charlier sculpte une statue de Jeanne d'Arc enfant (bois polychrome) pour l'actrice Ingrid Bergman qui incarnait le rôle de l'héroïne dans ce film.

1950 — A la fin de l'année, à la suite de troubles qui font penser à de l'angine de poitrine, Henri Charlier subit une opération délicate de la glande thyroïde, intervention dont il se remettra finalement assez bien.

Durant cette période, il achève la décoration de l'église de La Bourboule : les

chapiteaux et le tympan étant terminés depuis 1945-46, il lui restait à faire la décoration du chœur, la sculpture de l'autel en pierre, l'armoire eucharistique, ainsi que les statues en pierre de saint Joseph, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et sainte Jeanne d'Arc. Commencent alors les sculptures monumentales pour l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal (Canada). Charlier y travaillera plusieurs années, pour réaliser les douze apôtres en bois, de 4 m 80 de haut, le monumental maître-autel en pierre, ainsi qu'un Calvaire placé derrière ce maître-autel.

1955 — Parution de *Jean-Philippe Rameau* (aux éditions Eise).

1956 — Parution de *Le Martyre de l'Art* (Nouvelles Éditions Latines). La même année, début de la collaboration à la revue *Itinéraires*, dans laquelle, en plus d'articles sur divers sujets (arts, politique, littérature...) il tient une chronique de méditations pour les différents temps de l'année liturgique, sous le pseudonyme de D. Minimus. Ces méditations seront recueillies plus tard en deux volumes, parus aux éditions Dominique Martin Morin sous le titre *Les propos de Minimus* (1994).

André Charlier tente une deuxième fois de faire éditer le livre de son frère, *L'Art et la pensée*, aux éditions Wittmann.

1963 — Parution de *François Couperin* (Eise).

1964 — Le 18 novembre, Henri Charlier reçoit la médaille d'or de la Reconnaissance artisanale.

1964 – 1967 — De ces années date la dernière œuvre monumentale d'Henri Charlier, la décoration de la chapelle de la Maison Mère de la Congrégation des Sœurs Oblates de Saint François de Sales à Troyes (Aube) : Notre-Dame de Lumière. Pour cette chapelle où tout était à faire, pour l'unique fois de sa vie Charlier a pu réaliser ce qui avait été son rêve : « penser » la décoration d'un lieu de culte, dans tous ses détails, depuis l'arc triomphal au-dessus du chœur jusqu'au dessin des bancs, en passant par les statues (la *Vierge de l'Assomption* en pierre polychrome, le *Christ de la Transfiguration* au-dessus de l'autel, ainsi qu'un *Saint Joseph à l'Enfant*, un *Saint Gaétan* et un *Saint Jude* en bois polychromes), plusieurs bas-reliefs, le Chemin de croix monumental, et une fresque dans la crypte.

1965 — Expose au Salon d'Automne : "Notre-Dame de la Sainte-Espérance", taille directe en pierre. Cette œuvre a pris place comme stèle au-dessus des tombes de la famille Charlier dans le cimetière du Mesnil-Saint-Loup, ainsi qu'Henri Charlier l'avait voulue et conçue. Elle y évoque le regard que l'homme doit sans cesse poser sur l'au-delà de la vie terrestre.

1967 — Henri Charlier est reçu Membre honoraire de la Société Académique de l'Aube.

1969 — Parution de *Le chant Grégorien* (Dominique Martin Morin), livre écrit en collaboration avec son frère André.

1971 — Le 8 août, mort de son frère André, qui est enterré au cimetière du Mesnil-Saint-Loup aux côtés de sa femme Alice. Au mois d'octobre, Henri et Emilie Charlier donnent leur signature au *Manifeste des 100*, aux côtés de personnalités telles que le Professeur Lejeune, Jean Ousset, Ivan Gobry, Régine Pernould, Maria Winowska... Ce Manifeste s'élevait contre le projet de loi visant à légaliser le crime de l'avortement en France.

Le 14 octobre, Emilie Charlier s'éteint, aux premières vêpres de la fête de sainte Thérèse d'Avila, sa patronne d'oblature bénédictine. Henri Charlier va vivre seul désormais dans sa maison du Mesnil-Saint-Loup les quatre dernières années de sa vie, en conservant jusqu'à la fin son autonomie et sa lucidité d'esprit.

1972 — Vingt-sept ans après la première tentative d'édition, paraît enfin le livre *L'art et la pensée* (éditions Dominique Martin Morin), qui est le maître-ouvrage d'Henri Charlier en matière d'esthétique et de philosophie de l'art. « Dans ce livre, écrit-il, il n'y a point de décors, mais une analyse des moyens de l'art qui n'a jamais été entreprise avec des connaissances suffisantes ; elle est faite, cette fois-ci, par un praticien qui a manié plus de soixante ans le ciseau, le crayon, la massette ou le pinceau. » Dans le dessein de Charlier, cette analyse des moyens de l'art vise à expliquer au public, aux savants et aux « philosophes qui respectent la pensée » (p 10), le sens profond de la réforme artistique entreprise par Cézanne, Van Gogh, Gauguin et Rodin : « La réforme commencée par ces maîtres a besoin d'être continuée... mais il faut d'abord la comprendre. C'est aux artistes

à s'en aviser les premiers. » (p 54)

En cette même année 1972, à l'âge de 89 ans, Henri Charlier livre sa dernière statue : un *Sacré-Cœur de Jésus Enfant* en bois polychrome.

1975 — Au mois de janvier, Henri Charlier reçoit le prix Plivard, en reconnaissance pour son immense œuvre d'artiste et de penseur chrétien.

24 décembre 1975 — Mort, aux premières Vêpres de Noël, après avoir répondu aux prières des agonisants et avoir demandé qu'on lui chante l'*Ubi caritas et amor* du Jeudi Saint. Frère Henri Charlier fut enterré dans sa robe d'oblat olivétain.